



ENTRETIEN AVEC AHMADOU KOUROUMA

À la lecture de ce dernier roman, vous donnez l'impression d'être un auteur engagé. Les écrits que vous avez produits s'apparentent à des prises de position plus ou moins militantes qui vous forcent même parfois à l'exil...

Je ne suis pas engagé. J'écris des choses qui sont vraies. Je n'écris pas pour soutenir une théorie, une idéologie politique, une révolution, etc. J'écris des vérités, comme je les ressens, sans prendre parti. J'écris les choses comme elles sont. Comme *Le diseur de vérité*... Je ne suis pas sûr d'être engagé.

Parlons de votre dernier roman, En attendant le vote des bêtes sauvages, paru aux éditions du Seuil en 1998. C'est un roman épique qui articule étroitement fiction et réalité. Des commentateurs ont collé des noms de dirigeants africains contemporains – Sékou Touré, Houphouët-Boigny, Bokassa, Mobutu – aux personnages que vous dépeignez.

J'ai voulu écrire ce roman avec ces noms, mais mon éditeur m'en a dissuadé. Selon lui, cela risquait d'entraîner de graves conflits juridiques. J'ai voulu alors en conserver quelques-uns, tels Houphouët-Boigny, Mobutu, Hassan II, Bokassa... Cela n'a pas marché non plus. J'ai gardé toute-fois certains de leurs totems : le léopard, le caïman, l'hyène, etc. Officiellement, il ne s'agit pas de dirigeants africains.

Les commentateurs ne perçoivent pas distinctement que Koyaga, le héros principal, est l'incarnation du président togolais Eyadéma, ni que le funeste Maclédio est son ancien tout puissant ministre de l'Intérieur Théodore Laclé. Ce décriptage vous convient-il ?

[Rire.] **L**e nom de Maclédio a été formé à partir de ceux de Laclé et de Diowade

Demandé, l'un des surnoms de Houphouët-Boigny. Mais les aventures de Maclédio, celles se rapportant à son voyage initiatique à travers divers pays d'Afrique, rappellent par certains côtés une partie de mon propre parcours.

La forme de votre roman est celle d'un récit épique qui se déroule en six veillées où un griot, le sora et son cordoua, l'apprenti répondeur, racontent point par point la vie du dictateur Koyaga et de son acolyte Maclédio. Ce genre de récit s'appelle le donsomana en malinké. Il permet au sora de faire les louanges du dictateur autant qu'au cordoua de dénoncer ses implacables vilenies. Qu'est-ce qui vous a incité à utiliser cette trame narrative où « les maîtres de la parole » semblent pouvoir proférer à la face des puissants tout ce qu'ils ont envie de leur dire ?

Ce genre de récit me permettait d'abord de faire vivre une technique de narration qui est sur le point de disparaître. Le soir, dans les villages malinké, les griots des chasseurs viennent raconter le *donsomana* : la vie des chasseurs, leur lutte magique contre les animaux et les fauves, supposés posséder de la magie. La chasse est donc une lutte entre des magiciens. Le *donsomana* est principalement constitué de récits de chasse. Il raconte rarement la vie d'une personne. Les histoires de vie étant importantes chez les Malinké, j'ai adapté la technique du *donsomana* à mon roman.

La plaisanterie, les jeux de mots, l'ironie et l'impertinence s'insistent au fil de votre roman, notamment à travers les gestes et les propos de Tiécoura, l'apprenti répondeur. Cet humour apparaît comme l'impolitesse du désespoir. Il semble vous permettre de raconter des horreurs interminables, des crimes atroces, perpétrés avec froideur et cynisme. Pouvez-vous

éclairer le rôle que joue ce comique, cette dérision dans votre roman et peut-être plus généralement dans la vie ordinaire, parfois insupportable, de vos contemporains ?

J'ai construit le personnage du répondeur, Tiécoura, de sorte qu'il corresponde à ce que l'on pourrait appeler le purgatoire de l'initiation, de sorte qu'il puisse dire la vérité. Comment raconter tous les crimes commis par Koyaga ? Il faut les lui dire. Il faut pour cela un personnage qui soit libre. Les crimes de Koyaga ne sont pas abominables parce que le répondeur le dit, mais c'est parce qu'ils sont commis qu'il le dit. Il dit les faits tels qu'ils se sont passés, il dit les choses qui ont existé. Le répondeur est le diseur de vérité. Dans les prisons de Bokassa, les choses se passaient comme dans mon roman. Le personnage du colonel Otto Sacher a bel et bien existé. Les comportements des dictateurs africains sont tels que les gens ne les croient pas ; ils pensent que c'est de la fiction. Leurs comportements dépassent en effet souvent l'imagination. Les dictateurs africains se comportent dans la réalité comme dans mon roman. Nombre de faits et d'événements que je rapporte sont vrais. Mais ils sont tellement impensables que les lecteurs les prennent pour des inventions romanesques. C'est terrible !

Cela fait partie de l'art de gouverner de ces dictateurs de mélanger le vrai et le faux, de ne pas dire ce qu'on fait, de dire ce qu'on ne fait pas.

À cette époque, personne n'avait le droit de dire ce qu'ils faisaient, mais tout le monde savait qu'ils commettaient des atrocités. On savait à peu près ce qui se passait dans les prisons de Bokassa, et que le dictateur Koyaga tuait, jetait arbitrairement en prison. Il y a aussi la dimension psychologique, qu'illustre bien cette anecdote. Initialement, j'avais donné, en l'inversant, le nom

d'un ami togolais au président Sylvanus Olympio, assassiné par Koyaga. C'était un clin d'œil amical et complice que je faisais en direction de cet ami. Mais, quand celui-ci l'a appris, il est devenu presque fou. Il a fallu envoyer au pilon les 5 000 exemplaires déjà imprimés ! J'ai dû inventer un autre nom, Fricassa Santos... Cela pour dire que les Togolais ont terriblement peur de Eyadéma. Il a agi de façon effroyable sur leur conscience, avec une telle fureur qu'ils ont peur de tout ce qui ressemble à une petite provocation à son égard. Eyadéma règne dans son pays par la terreur. C'est incroyable !

Vos personnages sont des dictateurs sanguinaires qui s'adonnent à des sacrifices humains. Est-ce simplement l'esthétique romanesque qui vous pousse à écrire cela ou pensez-vous que des dirigeants africains se livrent réellement à cette pratique dans l'intimité de leur palais ? On sait que certains sacrifices humains sont déguisés en assassinats politiques.

Il y a une certaine confusion liée au succès de mon roman. Les gens pensent que ce que je raconte dans mon livre relève de la fiction, alors qu'il s'agit de faits réels. Lorsque je dis dans mes entretiens que tous les présidents africains sont entourés de magiciens qui ont parfois rang de ministres d'État, on me répond que des hommes politiques français aussi ont leurs magiciens... En Afrique, il n'y a pas un seul dirigeant qui n'ait son magicien ou son marabout ; magie et pouvoir (politique) sont des entités presque identiques. Les magiciens sont très importants. Je raconte les péripéties de Koyaga voulant assassiner le président Fricassa Santos, alias Sylvanus Olympio, qui est supposé être un magicien lui aussi. Olympio était devenu très fort en magie [rire]. Lorsque Koyaga arrive à sa résidence, l'électricité s'éteint. Koyaga dit que c'est par magie. Profitant de l'obscurité, Olympio va se cacher à l'ambassade des États-Unis. Là, il se



métamorphose en tourbillon de vent. Koyaga raconte à qui veut l'entendre qu'il a été le seul à pouvoir voir le président Olympio ainsi métamorphosé. La magie n'est pas quelque chose de secondaire dans le paysage politique, et le pouvoir ne s'exerce pas sans la magie. Tout le monde sait aujourd'hui que le président béninois Mathieu Kérékou avait un magicien, élevé au rang de ministre d'État et détenteur d'un passeport diplomatique.

Vous voulez parler du fameux marabout malien Amadou Cissé ?

Effectivement, il s'agit de lui. Je n'ai pas donné de nom, mais je vois que vous êtes au courant !

Dans votre roman, Bokano Yacouba est le marabout de Koyaga. Dans la réalité, il ressemble à celui de l'ancien président nigérien Senyi Kountché, connu sous le nom de Oumarou Amadou Bonkano.

Oui, c'était le marabout de Senyi Kountché, resté en fonction après le décès de ce dernier. Il semble qu'il se soit mis au service de Ibrahim Barré Maïnassara, le successeur de Kountché. Les dirigeants africains s'échangent leurs marabouts.

Dans votre récit, vous donnez souvent une explication rationnelle en disant qu'elle n'est pas crédible, que ce qui est le plus vraisemblable, le plus véridique, c'est l'explication magico-religieuse qui fait appel au surnaturel.

Ici, j'avoue mon embarras : je ne savais pas comment expliquer les choses. Le roman est censé être rationnel et s'adresser à un nombre étendu de lecteurs. Aussi fallait-il parfois s'arrêter, expliquer un peu. Le sora, lui, ne croit qu'à la seule explication magico-religieuse. Les autres ne comprennent pas. Il me fallait trouver une technique permettant ce

passage entre le rationnel et le merveilleux, ce dialogue entre le rationnel et l'irrationnel. Dire que l'explication magico-religieuse est vraie, mais que l'explication rationnelle est une autre explication parmi d'autres possibles. Ceux qui veulent se contenter de l'explication rationnelle savent qu'il y en a d'autres.

D'une certaine façon, cette explication irrationnelle, cette croyance dans le surnaturel explique une bonne partie de l'Afrique ; vous écrivez même que si elle n'était pas fondée, l'Afrique ne serait que mensonge.

[Rire.] **C'**est le sora qui le dit. C'est le sora qui dit que l'Afrique serait mensonge s'il n'y avait que du rationnel.

Ce n'est pas Ahmadou Kourouma ?

Absolument pas. C'est la conception du monde du sora. Car, au fond de moi, je ne crois pas à la magie pour une raison très simple : si l'Afrique avait quelque chose à cacher, avait des pouvoirs mystérieux, notre histoire n'aurait pas été si tragique.

Dans Monnè, outrages et défis, vous faites aussi intervenir de façon récurrente la magie...

Je le répète : si les Africains détenaient vraiment des pouvoirs magiques, notre histoire serait moins tragique. Si les millions de personnes que l'on a fait partir aux États-Unis avaient pu se transformer en oiseaux et s'échapper, tous se seraient envolés et auraient fui. Nous sommes d'accord ? Mais quand j'exprime de telles contradictions devant les magiciens, ceux-ci me répondent qu'il y a des conditions à remplir, des circonstances propices, etc.

Le statut de chasseur occupe une place très importante dans le récit. De chasseur, Koyaga devient tirailleur, puis président de la Répu-

blique du Golfe, le Togo. Chasseur de bêtes sauvages, il se meut en tueur d'hommes. Ici, l'homme apparaît plus cruel que la bête sauvage. En fin de compte, l'homme n'est pas un loup pour l'homme, mais bel et bien « un homme pour l'homme ». C'est un être monstrueux qui se révèle capable d'éliminer physiquement ses semblables par jouissance, pour en tirer un plaisir morbide, et non pas seulement pour survivre ou se défendre.

Lorsque le chasseur tue un fauve, il lui arrache les parties génitales pour les lui enfoncer dans la gueule. Par analogie, quand Koyaga tue ou assassine des hommes, il les émascule et leur enfouit le sexe dans la bouche. Parce que cela permet de neutraliser la force vengeresse des fauves, ou des hommes, tués. En leur mettant la queue ou le sexe dans la bouche, cette force est enfermée et elle tourne en rond. C'est cela la logique des chasseurs et de Koyaga. Les chasseurs malinké ne tuent jamais sans se livrer à ce rituel de neutralisation des forces de leurs victimes. C'est le code du chasseur malinké. Une force vengeresse sort de la bête tuée qui doit poursuivre son tueur, laquelle force doit tourner en rond, en circuit fermé... Cela paraît logique, mais pas rationnel à mon sens. C'est une croyance difficile à comprendre, comme de nombreuses croyances d'ailleurs.

On trouve dans un grand nombre de civilisations le mythe de la vengeance des morts, qui implique des sacrifices particuliers pour l'éviter. Les pièces de théâtre de Racine ou de Corneille en sont pleines... On parle aussi de la malédiction post mortem de pharaons, etc. Ce qui rend efficaces les pratiques surnaturelles, c'est la crédulité.

Les magiciens disent que c'est parce que les gens n'y croient pas que ces pratiques sont sans effet. Il faut y croire pour qu'il y ait des effets.

Quand on vous lit, on a l'impression que les valeurs positives affichées par les sociétés sont celles qui prennent le moins souvent le dessus. En revanche, les valeurs négatives finissent toujours par triompher. La méchanceté, la cruauté, la trahison, la cupidité et la duplicité sont récompensées au détriment de la bonté, de la générosité, de la mansuétude, de l'abnégation. Peut-on parler d'un réalisme à la Kourouma ?

Je constate que ceux qui appliquent dans la vie une morale positive sont souvent grugés par les autres. Dans *Les Soleils des indépendances*, je me demandais : où a-t-on vu Allah ou Dieu s'apitoyer sur un malheur ? C'est un constat, et je crois que les choses se passent souvent de cette façon. Je suis enclin à faire naturellement, spontanément du bien aux autres, qui me paient en retour par du mal. Mon épouse dit que je suis un naïf, que je me fais toujours avoir par les autres. J'en ai énormément souffert. Je voudrais devenir comme les autres, je n'y arrive pas, mais je les admire.

Vous admirez Eyadéma-Koyaga ?

Aussi curieux que cela paraisse, je suis fasciné par Koyaga. Sa cruauté, la violence avec laquelle il agit me fascinent, mais il serait exagéré de dire que je l'admire. Peut-être est-ce cette fascination qui explique que le roman se vende et se lise au Togo, d'après mes sources d'information ? [Rire.]

Quand vous étiez au Togo, vous ne pouviez pas manquer de rencontrer Eyadéma. Racontez-nous un peu cela ?

Je l'ai rencontré plusieurs fois. Il reçoit de très bonne heure, à 4 heures, voire 3 heures du matin. Il m'a reçu trois fois comme cela. C'est fascinant ! Apparemment, c'est quelqu'un qui se donne à son travail. Il commence à travailler à 4 heures du matin ! [Rire.]



Chaque fois, il montre à ses hôtes le porte-documents qui l'a protégé des balles de Norbert Bokobosso¹. Selon les dernières nouvelles que j'ai reçues, il s'est mis à boire. Il est le seul au Togo à boire le champagne appelé Bicentenaire. Toute la journée, il ne fait que boire ce champagne !

C'est quand même extraordinaire que le pouvoir togolais n'interdise pas votre livre ?

C'est une situation extraordinaire, en effet. Je ne comprends pas. On m'a dit que le livre se vend au Togo. Un responsable de la télévision togolaise est même venu m'interviewer à Abidjan, et il m'a dit que le livre est passionnant.

Vous avez donné le surnom de Tiékoroni au président Houphouët-Boigny. Les conseils que donne le vieux Tiékoroni à son hôte Koyaga, apprenti dictateur, sont d'un cynisme effroyable. Il l'incite à confondre son porte-monnaie personnel et les caisses de l'État, le mensonge et la vérité, à éliminer physiquement ses adversaires politiques et ses alliés encombrants. Il a été l'école de Machiavel !

Mon roman, malheureusement, n'a fait que transcrire la vérité. Tiékoroni utilisait l'argent des caisses de l'État à des fins personnelles. Houphouët-Boigny ne faisait pas la différence entre l'argent privé et l'argent public. On n'avait pas le droit de le contredire. Un jour, il arrive aux États-Unis, où on lui fait remarquer qu'il n'a pas d'opposants. Il attrape alors un membre de sa suite présidentielle qu'il présente d'emblée comme le chef de file de ses opposants. Par ailleurs, il aimait à semer intrigues et zizanie dans son entourage, qu'il réussissait à contrôler de cette façon. C'était ainsi avec Houphouët-Boigny !

Vous parlez des « hommes nus ». Il n'y a pas longtemps, au Togo, parler des hommes nus

relevait d'un crime de lèse-majesté pouvant conduire à la mort. Aujourd'hui, ils sont présentés sur le site gouvernemental Internet comme l'une des ressources touristiques du pays. Par ailleurs, lorsque vous dites que votre roman se vend au Togo, on peut se demander si l'on n'assiste pas à une certaine évolution : l'homme nu finit par se regarder comme un objet de mode et de consommation, et non plus comme un objet de dénigrement et de honte.

Je réhabilite en effet les hommes nus. Parce qu'ils avaient quelque chose de curieux : ils étaient du point de vue technologique en avance sur les autres. Il n'y a aucune technique agricole moderne que les hommes nus ne connaissaient. Par ailleurs, au Togo, ils ont réussi à construire avec de la terre des châteaux incroyables. Les hommes nus étaient en Afrique un peuple important, s'étendant du Sénégal jusqu'au Soudan actuel. Toute l'Afrique dorsale était occupée par les hommes nus. On les trouvait en Côte d'Ivoire, au Cameroun, bref, un peu partout. À l'indépendance, on a interdit à ces hommes de sortir nus de la brousse. Les hommes nus ne doivent pas avoir honte d'affirmer leur identité. Ils ont des valeurs dignes d'intérêt. Il fut une période, notamment au début de la colonisation, où des ethnologues ont affirmé que les hommes nus formaient la vraie civilisation nègre, que leurs montagnes refuges étaient des conservatoires de civilisation. Ils ont été chassés vers les montagnes par des peuples venus du Nord et du Sud. Les Malinké ont été de grands chasseurs d'hommes nus dans l'histoire.

Ce que vous venez de dire a donné lieu au Togo à une exploitation ou à une instrumentalisation politique de cette antériorité des hommes nus en Afrique. Koyaga et ses frères les hommes nus disent : « Nous sommes les premiers occupants du Togo, donc il est tout à fait légitime que ce soit nous qui gouvernions. »

On peut discuter de cette utilisation politique. Du point de vue historico-ethnologique, les hommes nus sont en effet les premiers arrivés en Afrique. Mais je ne pense pas que cette antériorité doive donner lieu à des revendications de droits particuliers. Au Togo, l'antériorité des hommes nus est revendiquée face aux populations d'origine afro-brésilienne qui occupent souvent des fonctions importantes dans l'administration.

Comment vous fut inspirée la connaissance d'une si grande diversité de savoirs, de croyances, de pratiques culturelles dont la description en demi-teinte fait voyager le lecteur du pays bamiléké à celui des Songhaï, en passant par les Sénoufo ou les Akan ? Les avez-vous lus, les avez-vous vus ou vous les a-t-on racontés ?

Quand on me demande combien de temps j'ai mis pour écrire *En attendant le vote des bêtes sauvages*, je réponds que ce livre est une somme de connaissances acquises depuis des années. J'ai 72 ans ! C'est le résultat de toute une vie. Je suis Africain, Malinké. Les informations, je les connais. Il y a beaucoup de rituels malinké que je connais, d'autres que je ne connais pas. Par ailleurs, je n'ai pas vécu chez les Songhaï, les Agni, etc. Il y a des rituels qui existent, que j'ai eu l'occasion de lire, ou de voir un peu. Chez les Bamiléké, j'ai observé le rituel de reliques des morts lorsque j'ai vécu au Cameroun. On sait que les Touaregs goinfrent leurs femmes jus-

qu'à ce qu'elles deviennent aussi énormes que les sumos au Japon. Elles ne vivent pas longtemps pour la plupart...

De tous les personnages figurant dans En attendant le vote des bêtes sauvages, de qui vous sentez-vous le plus proche ? Il y a un peu de Koyaga en vous, puisque vous avez fait l'Indochine et l'Algérie comme lui, un peu de Maclélio, puisque vous avez été journaliste.

Les débuts de Maclélio, c'est un peu ma jeunesse. Ses expériences au début du roman sont un peu les miennes. Son voyage initiatique renvoie à mon errance personnelle. Koyaga en Indochine, c'est aussi moi. Les parcours de ces deux personnages sont les miens romancés.

Vous avez été en Algérie aussi !

J'ai été en Algérie, mais je n'en suis pas fier.

Propos recueillis par

Thibault Le Renard et Comi M. Toulabor

1. C'était un militaire du peloton qui, le 24 avril 1967, au lieu de rendre les honneurs au prince, préféra retourner son arme contre lui. Officiellement, celui-ci eut la vie sauve grâce à son porte-documents, mais en réalité il portait un gilet pare-balles. Norbert Bokobosso périt en prison trois ans plus tard dans des circonstances atroces.